

## *Les Aquatiques*

d'Osvalde LEWAT (France-Cameroun), Ed. Les Escales (France),

“

(...) La bibliothèque en rotin, des livres sur la sculpture, la photographie, des vieux journaux, une pile de cahiers à dessin, au-dessus de la pile, une feuille de papier A4 « Tiens, assieds-toi là, prends le tabouret, tu seras mieux pour lire. » Il poussa vers moi le tabouret haut en bambou sur lequel il s'asseyait d'habitude pour dessiner, me tendit la feuille. Ante Mortem. Avant la mort. Au fil de la lecture, une légère nervosité me gagna. Au Zambunya, en principe, on n'arrêtait plus les gens parce qu'ils exprimaient une opinion contraire à la ligne politique du président ou de son parti. Samy avait le droit de sculpter, d'écrire ce qu'il voulait, de critiquer qui bon lui semblait, il était dans son rôle. Qu'il n'ait aucune ambition politique, c'était ça l'essentiel, et comme il n'avait aucune ambition politique, il n'avait rien à craindre. J'espérais simplement qu'il ne se mentait pas à lui-même au point de croire qu'il suffit de choisir la terre idoine, le grès, la faïence, la porcelaine, le kaolin ; de se soumettre docilement aux étapes fastidieuses, ingrates de la création d'une ronde-bosse, d'un bas-relief, d'extraire du néant une oeuvre puissante et téméraire, pour influencer sur l'état des choses, les faire dévier de leur trajectoire figée. Artiste engagé, la belle affaire ! C'est Tashun qui allait s'étouffer. « Ton ami ? C'est un caillou perpétuel dans ma chaussure ! » J'entendais déjà mon mari braire. Un projecteur diffusait une vidéo expérimentale au sol : des enfants en surpoids dévoraient des billets de banque, riaient aux éclats à chaque bouchée, d'autres, en colère, se pourléchaient avec avidité le contour des lèvres. Je notai mentalement de demander à Samy si les coupures étaient de vrais billets ou ceux du Zambunya, le Monopoly local sur l'écran, ils paraissaient authentiques. Contre le mur, un tréteau en contreplaqué supportait des photos 60 × 80 en noir et blanc. Corps infantiles, juvéniles, séniles, mas- culins, féminins ; corps reconstitués dans une fresque bicéphale et multisexuée. Était-ce dans l'air du temps ? Était-ce bien ? Beau ? Moderne ? Je ne savais que penser, sinon que l'assemblage d'une paire de fesses datant de Mathusalem, d'une tête de jeune homme, d'une poitrine flétrie de grand-mère, de jambes d'enfants, de sexes de tailles et natures différentes, me dérangeait. Sans parler des petits obèses gloutons. Pour finir, une série de tableaux photographiques baptisée Les Aquatiques présentait des visages terrifiés émergeant d'eaux usées, d'inondations, les pièces d'identité surnageant, des mères suspendant à bout de bras au-dessus de leur tête un bébé, une lampe, une valise, la figure tuméfiée d'un noyé. Les images n'étaient pas nouvelles. Tous les ans, à la saison pluvieuse, les mêmes plus ou moins réapparaissaient à la télévision, dans les jour- naux. Mais l'encadrement de Samy – tôle ondulée rouillée, métaux usés, papier journal mâché –, la juxtaposition de tableaux cataclysmiques avec des photographies de couples insouciant allongés auprès de leurs enfants dans un champ de maïs frais, intensifiaient le radical désespoir qui éclatait de chacune des scènes. J'eus les yeux pleins. Quand Samy avait-il eu le temps de réaliser tout cela ? Je sentais son regard fébrile peser sur moi.

« Alors ?

— ...

— Si tu n'aimes pas, tu peux le dire, Katmé ! » Il me regardait avec un air de reproche. « Te fâche pas, voyons. C'est juste que... Comment dire... ? C'est... » Je haïssais les accents de fausset dans ma voix.

Je demandai à tout revoir, une fois, deux fois, trois fois. Si seulement j'avais pu déclarer avec assurance « Ceci j'aime, ça j'aime pas. » Samy associait imprécision de la langue et manque de sincérité ; il me demanderait de trouver les mots. Le peu que je connais de la sculpture, des arts plastiques, c'est à lui que je le dois. Le lycée où l'on s'est rencontrés ne poussait pas l'intrépidité du catalogue de la bibliothèque jusqu'aux beaux-arts ; et ce n'est pas en partageant l'existence de Mama Récia, dont la dévotion farouche à la Bible et au Saint-Sacrement limitait les tentatives d'ouverture aux autres formes de création, que j'aurais fait la connaissance de Sow, Depara ou El Anatsui. Samy s'affaissa le long du mur, étendit ses jambes. Un bout d'image de la vidéoprojection se reflétait sur ses mules en plastique à lanières. Je m'installai dans le fauteuil à bascule, le seul confortable de la pièce. Samy ne s'y asseyait que lorsqu'il voulait « débloquer » sa créativité. Je baissai les yeux sur lui, et décidai de parler comme ça me venait, sans plus tergiverser, ni réfléchir. « Peut-être qu'il y a trop de choses à absorber d'un seul coup. Je trouve ça chargé, Samy. — C'est ma première expo solo ! Je ne vais pas offrir une proposition quelconque ! » La colère perçait dans sa voix. Il ébaucha le geste de se lever, finalement resta assis, ramena ses jambes sous son menton, puis les allongea de nouveau. « Ton affaire à toi c'est la sculpture, pas le reste !

— C'est aussi le reste ! Certaines photos ont quatre ans, la vidéo existe depuis deux ans, je l'ai créée au cours d'un atelier avec mes élèves, je suis obèse comme les gamins de la vidéo, obèse de ce que j'ai envie de montrer. Tu crois que j'ai créé tout ça en deux mois ?

— Tu dois resserrer un peu, Samy. Tu vas asphyxier le public, faut y aller mollo, franchement, je trouve que là c'est trop. » (...)

**Extrait (p. 20-22)**

**Tous droits réservés**